

Louis VI s'empare du château de Hugues du Puiset (1111)

Avec l'aide de Dieu, nous eûmes vite fait de remplir le domaine d'une quantité de chevaliers et de gens de pied. Là-dessus, la condamnation de Hugues ayant été prononcée par défaut, le roi s'en vint à Toury avec un grand ost et réclama dudit Hugues le château dont il se trouvait dépossédé par jugement. Celui-ci refusant de sortir, le roi, sans retard, se hâta d'attaquer le château et y applique son ost, tant chevaliers que gens de pied. Ce ne sont partout que balistes, arcs, écus, épées : c'est la guerre. Vous eussiez vu et pu admirer tour à tour une pluie de flèches, le feu scintillant des heaumes qui, sous les coups répétés, lancent des éclairs, les écus subitement et étrangement brisés et troués. Dès que les ennemis se trouvent poussés par la porte dans le château, de l'intérieur s'abat sur les nôtres du haut des archères et de la palissade une singulière grêle et presque intolérable, même pour les plus audacieux. Les assiégés, démontant les poutres et lançant des pieux, commencent une contre-attaque sans pouvoir la mener à bonne fin. [...] Nous avons préparé des chars, les chargeant d'immenses tas de bois sec, mêlés à de la graisse et du sang coagulé, matière prompte à donner des flammes. En effet, ces gens-là étaient excommuniés et absolument voués au diable. Les nôtres en force mettent ces chariots contre la porte à la fois pour y allumer un feu qu'on ne puisse éteindre et pour se mettre eux-mêmes à l'abri derrière les tas de bois.

Tandis qu'on s'efforce à l'envi, non sans péril, les uns d'allumer le feu, les autres de l'éteindre, le comte Thibaut, à la tête d'un ost nombreux de chevaliers et de gens à pied, donne l'assaut au château d'un autre côté, à savoir du côté qui regarde Chartres. Se souvenant des torts qu'il a subis, il se jette dessus avec un grand élan, il excite les siens à monter par la pente escarpée du retranchement, mais il a la douleur de les voir descendre encore plus vite, bien plus, s'effondrer ; ceux qu'il force à ramper vers le haut avec précautions et comme inclinés, il les aperçoit qui, couchés sur le dos, tombent en bas la tête la première et il cherche à se rendre compte s'ils ne rendent pas l'âme sous le poids des masses de pierre qui les poursuivent. Les chevaliers qui, de toute la vitesse de leurs chevaux, faisaient tout le tour du château pour le défendre, accablaient de coups en survenant inopinément ceux qui s'accrochaient de leurs mains à la palissade ; ils les massacraient et les faisaient tomber lourdement du haut en bas du fossé.

Et déjà, les mains étant rompues et les genoux paralysés, l'assaut s'était presque assoupi quand la forte, que dis-je, la toute-puissante main du Dieu tout-puissant voulut qu'on le reconnût pour l'unique auteur d'une si éclatante et si juste vengeance. Les communautés des paroisses du pays étaient là. Dieu suscite le vigoureux souffle d'héroïsme d'un prêtre chauve, à qui il fut donné, contre l'opinion des hommes, de pouvoir accomplir ce qui, pour le comte en armes et pour les siens, se trouvait impossible. Se couvrant par devant d'une planche toute simple, de vil prix, il monta rapidement, le front nu, parvint jusqu'à l'enceinte et, se cachant sous les plaques de couverture qui y avaient été adaptées, il les défaisait peu à peu. Satisfait de travailler en liberté, il fit signe aux hésitants, restés à ne rien faire dans la plaine, de lui prêter assistance. Ceux-ci voyant un prêtre sans armes jeter courageusement à bas la clôture, s'élancent armés, appliquent aux clôtures leurs haches et tout ce qu'ils ont d'instruments de fer, les coupent, les font voler en éclats. Ainsi, admirable marque de la céleste décision, comme si étaient tombés les murs d'une seconde Jéricho, à la même heure, après qu'eurent été rompues les barrières, les ostes du roi et du comte firent leur entrée. Par suite, un grand nombre des ennemis ne pouvant ni dans un sens ni dans l'autre éviter l'attaque des nôtres qui accouraient en masse de-ci de-là, furent vite surpris et traités avec rudesse.

Quant aux autres, et Hugues lui-même, voyant que le château intérieur malgré le mur dont il était ceint ne suffisait pas à les garantir, se replièrent sur la motte, dans la tour de bois qui la couronnait. Frappé de terreur à la vue des traits menaçants de l'ost qui s'acharnait contre lui, il se rendit sans retard. On le retint captif dans sa propre demeure avec les siens et misérablement couvert de chaînes, il connut ainsi toute l'étendue de la ruine que l'orgueil enfante.

Le roi maître de la victoire emmena avec lui les prisonniers nobles, butin digne de la majesté royale. Puis il commande de vendre publiquement le mobilier et toutes les richesses du château et de mettre le feu au château lui-même.

Suger, *Vie de Louis VI le Gros*, éd. et trad. par H. Waquet, Paris, 1929, p. 131-141.

La construction du donjon d'Ardres (vers 1120)

Comment Arnould fit une grande et belle maison dans le *castrum* d'Ardres en voici la description.

Ensuite, la paix étant faite et ratifiée entre Manassès, comte de Guines, et Arnould, seigneur d'Ardres, celui-ci fit faire sur la motte d'Ardres, grâce à l'admirable travail des charpentiers, une maison de bois qui surpassait toutes celles construites en ce même matériau dans la Flandre d'alors.

Ce fut un artisan de Bourbourg, un charpentier du nom de Louis, presque l'égal de Dédale par son habileté professionnelle, qui la fabriqua et la charpenta. Il la dessina et la fit presque comme l'inextricable labyrinthe, resserre après resserre, chambre après chambre, logis après logis, continuant par les celliers puis par les magasins à provisions ou greniers, édifiant la chapelle à l'endroit le plus approprié, en haut dans la partie orientale de la maison. Il y aménagea trois niveaux, superposant chaque plancher à bonne distance l'un de l'autre, comme s'il les suspendait en l'air. Le premier niveau était à la surface du sol : là se trouvaient les celliers et les magasins à grains ainsi que les grands coffres, jarres, tonneaux et autres mobiliers domestiques. Au deuxième niveau il y avait l'habitation où se réunissait la maisonnée. S'y trouvaient les offices, celui des panetiers et celui des échantons, ainsi que la grande chambre où dormaient le seigneur et sa femme et, attenante à celle-ci, une pièce fermée servait de chambre ou de dortoir aux servantes et aux enfants. Dans la partie la plus reculée de la grande chambre il y avait une sorte de cabinet séparé où, au point du jour, le soir, en cas de maladie, pour faire des saignées ou encore pour réchauffer les servantes et les enfants sevrés, on avait l'habitude d'allumer le feu. À ce même étage, la cuisine faisait suite à la maison : elle avait deux niveaux. En bas étaient mis les porcs à l'engraissement, les oies destinées à la table, les chapons et autres volailles tout prêts à être tués et mangés. En haut vivaient les cuisiniers et les autres préposés à la cuisine ; ils y préparaient les plats délicats destinés aux seigneurs, ainsi que la nourriture quotidienne des familiers et des domestiques. Au niveau supérieur de la maison il y avait des chambres hautes. Dans l'une dormaient les fils du seigneur, quand ils le voulaient ; dans une autre ses filles, parce qu'il le fallait ainsi ; ailleurs, les guetteurs, les sergents et les gardes prêts à intervenir s'assoupissaient à l'occasion. Des escaliers et des couloirs menaient d'étage en étage, de la maison à la cuisine, de chambre en chambre et aussi de la maison à la loge, dont le nom venait de *logos* qui veut dire discours – et c'est à juste titre car les seigneurs avaient coutume de s'y asseoir pour d'agréables entretiens –, comme de la loge à l'oratoire ou chapelle, comparable par ses sculptures et ses peintures au tabernacle de Salomon.

Lambert d'Ardres, *Histoire des comtes de Guines*,
éd. J. HELLER, *MGH*, SS, 24, Hanovre, 1879, chap. 127.